

officiers proposés aux différents départements, et donner leurs noms et adresses pour qu'on leur envoie les bulletins et les échantillons de grains de culture, ainsi qu'ils y ont droit. Chaque cultivateur a le droit aussi d'envoyer des échantillons de ses propres grains au chimiste de la ferme, qui en fera l'essai et leur en fera connaître les propriétés germinatives et autres.

La Ferme Expérimentale d'Ottawa n'est pas un simple champ de culture comme beaucoup peuvent le croire. Elle comprend toutes les branches d'une ferme complète, et à la tête de chaque département il y a un officier pratique, reconnu pour sa science, dont le devoir est de communiquer aux cultivateurs qui en font la demande le résultat de ses expériences et leur donner des conseils. Outre le directeur, M. Wm Saunders, il y a son assistant qui est en même surintendant des bois forestiers. Il y a ensuite les départements de l'horticulteur, du botaniste, du chimiste, du surintendant de l'agriculture, de la beurrerie, de la basse-cour et des étables. Dans tous ces départements on s'occupe à faire des expériences, à améliorer les races d'animaux par divers croisements, à créer de nouvelles variétés de grains et à faire l'essai de différents modes de cultures : semences hâtives ou tardives, peu ou beaucoup d'engrais, engrais animal ou engrais artificiels, constatation des résultats, conclusion et consignation du tout dans des bulletins pour l'information des cultivateurs du pays.

Pendant la saison actuelle la partie intéressante à visiter est celle des grains et des trèfles. Le surintendant de l'agriculture, M. John Fixter, qui est toujours prêt à faire visiter ses travaux et à donner des renseignements, a consacré, cette année, une étendue plus considérable que jamais aux expériences faites avec différentes variétés de blé, d'orge, d'avoine et de trèfle.

Avec chaque variété de grains on fait aussi plusieurs expériences. On en sème une partie de bonne heure au printemps, une autre partie un peu plus tard, une partie dans un terrain fumé avec des engrais artificiels de différentes sortes et une partie dans un terrain fumé avec de l'engrais animal. Dans un espace on mettra beaucoup de trèfle dans un autre on en mettra moins, ou bien une espèce différente. A l'automne ce trèfle est labouré, et l'année suivante après avoir semé du grain sur le même terrain, on constate quelle est la partie ou la méthode de culture qui donne le meilleur résultat.

Il en est ainsi de tous les départements de la ferme. Ce sont des expériences continuelles qui coûtent beaucoup de temps et d'argent aux cultivateurs s'ils étaient obligés de les faire eux-mêmes.

Notre regret est de voir que les cultivateurs de la province de Québec ne se sont pas mis en rapports avant aujourd'hui avec la Ferme Expérimentale d'Ottawa, et notre avis est qu'ils devraient le faire au plutôt. Cela leur rapportera plus que d'aller au pays de l'or.

Trois officiers de langue française sont employés, à la Ferme, et répondront toujours avec empressement aux demandes de renseignements. Ce sont M. J. A. Guignard, assistant entomologiste et botaniste, MM. Eugène Pelletier et J. A. McMurray, correspondants français. Le chimiste de la ferme, M. James Fletcher, est aussi très familier avec la langue française.

Avant de terminer ce court aperçu des travaux qui se font à la Ferme Expérimentale d'Ottawa et des services importants que cette institution est appelée à rendre aux cultivateurs du pays, nous devons signaler au ministre de l'agriculture un point dont les cultivateurs français de la province de Québec se sont plaints avec raison dans le passé, et auquel il doit être facile d'apporter remède. Nous voulons parler de la distribution des bulletins contenant les résultats des expériences. Ces bulletins sont préparés pendant l'hiver en langue anglaise d'abord, puis imprimés et distribués. La traduction ne se fait qu'après leur impression en anglais. Il en résulte naturellement des retards considérables, et la distribution des bulletins français ne peut se faire que longtemps après la distribution anglaise, souvent trop tard pour être utile. Il nous semble qu'il serait facile, en faisant la copie anglaise pour l'imprimeur, d'en faire une en même temps qui serait donnée immédiatement au traducteur français.

Avec le mécanographe il est si facile aujourd'hui de faire plusieurs copies d'un même document. De cette façon l'imprimeur pourrait recevoir la copie française presque en même temps que la copie anglaise, et à moins de mauvaise volonté à l'Imprimerie Nationale, la version française pourrait être prête pour la distribution en même temps que la version française.

La même plainte peut être portée au sujet du bulletin des analystes du Revenu de l'Intérieur, relatif aux engrais de l'année que les commerçants sont obligés de déposer au

mois de janvier et de faire analyser avant de les livrer au commerce. Nous attirons l'attention du gouvernement sur ce point, et nous avons confiance que Sir Henri Joly et l'honorable M. Fisher, dont les sympathies pour la province de Québec et l'esprit de justice sont bien connus, sauront faire droit à ces réclamations.

ANTICOSTI

ESQUISSE HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

(Du *Paris Canada*).

(Suite).

Racontant un voyage qu'il fit en 1854, de Québec à Anticosti, M. Roche dit : " Vers la mi-juillet, je m'embarquai à bord du bateau à vapeur le *Wilmington*, en partance pour Anticosti. Le bateau allait au secours d'un navire qui avait fait naufrage quelque temps auparavant à douze milles de la baie Ellis. Le *Wilmington* demeurera environ trois semaines du côté sud-ouest de l'île ; il fit aussi deux voyages au bassin de Gaspé. Il dut à plusieurs reprises se mettre à l'abri dans la baie Ellis. La dernière fois que cela lui arriva, il resta trois jours dans la baie ; il jeta l'ancre à deux milles en haut du havre, dans trois brasses d'eau à marée basse, à une distance d'un mille et demi du fond de la baie qui, du cap Henri au cap à l'Aigle, parut avoir de huit à neuf milles de circonférence. De l'endroit où nous étions, en regardant la mer, la baie nous sembla présenter toutes les conditions les plus désirables de sécurité. Nous voyions devant nous les deux chaînes de rochers des pointes qui s'avançaient au large. L'une à un mille au sud-est, l'autre à trois quarts de mille au sud ouest, et formaient deux brise-lames réguliers, une digue effective contre les vagues et les paquets de mer. Ce chenal, entre les deux pointes mesure six cents brasses de largeur. Alors que la mer à l'extérieur de cette barrière se déchaîne en flots écumants, à l'intérieur tout est repos et tranquillité. Nous fîmes un jour l'expérience de ce contraste. La mer était furieusement agitée, et le *Wilmington*, violemment ballotté depuis quelque temps, faisant un plongeon ici, piquant une tête là, se trouva tout à coup porté sur le dos d'une vague énorme dans l'onde paisible de la baie. Ce fut une transition brusque, soudaine, mais aussi bien agréable, de la tempête au